

## Concha-E.S.M.

### *Une curieuse solitude*

In *Philippe Sollers, Vérités et légendes*

Gérard de Cortanze

Editions du Chêne, 2001

*Une curieuse solitude* est dédié à une mystérieuse E.S.M. Étrangeté que vient redoubler la première phrase du roman écrite, en partie, en espagnol : « *La cara con poe a sangre, los ojos con mucha noche*, je crois que, ces vacances-là, Concha apparut le lendemain de mon arrivée. »

« *La Concha du roman s'appelle en réalité E.S.M. ?*

- *Oui.*

- *Vous pouvez me donner le nom qui se cache derrière ces initiales ?*

- *Oui, mais il ne faudra pas le divulguer. Il faut l'accord des personnes ...*

*Elle doit être encore vivante. Quelque part en Amérique latine, en Argentine, peut-être. Elle était basque et s'appelait donc ... »*

En deux mots, de quoi s'agit-il ? De l'un des événements les plus importants de la vie de Philippe Sollers. Nous sommes en 1951, un soir d'été. La famille Joyaux, qui a du personnel de maison, a pour habitude d'engager des bonnes d'origine espagnole. Le fils de famille, qui est le seul à parler suffisamment l'espagnol, est désigné d'office pour servir d'interprète ; la nouvelle venue, basque et célibataire, « prononce en effet fort mal le français ». Elle plaît immédiatement aux hommes de la maison qui sentent qu'elle a du caractère, et aux femmes touchées par sa qualité d'exilée. Elle a un peu plus de trente ans et le jeune monsieur quatorze. Anarchiste convaincue, visiblement très indépendante et libre, peu loquace sur sa vie passée, elle est très belle, brune, pas très grande, possède un beau visage un peu rond, d'immenses yeux noirs, une grâce à fleur de peau, et est arrivée en France par des réseaux clandestins. « Chemin de muletiers, petit refuge en pierres abandonné dans les rochers, pas loin d'un gave au bruit de torrent. Partout le vert sombre, humide. Elle est passée là, venant de l'autre

côté », lit-on dans *Studio*. C'est étrange, cette femme venue d'Espagne qui arrive assez peu de temps après la mort de Laure, la tante follement aimée. Une simultanéité troublante.

*« Vous pouvez le penser comme ça, dans la mesure où il n'y a pas un abîme entre cette tante fort ravissante et ce personnage espagnol. Vous pouvez le dire ... Avec un décalage d'environ deux ans. Mais oui, il y a là une intervention tout à fait insolite. La venue d'un personnage qui n'aurait pas dû se trouver là. »*

Le jeune garçon paraît troublé quand, après avoir subi l'assaut d'une première question, le beau visage de la femme se tourne vers lui pour un appel muet. Lui seul peut traduire les mots qu'elle ne comprend pas. C'est donc lui qui, désormais, sera toujours là pour l'aider.

*« Il existe une photo d'elle ?*

*- Il doit y en avoir une quelque part.*

*- Nous la mettrons dans le livre ?*

*- Non, je ne crois pas. Je me souviens d'une photo d'elle, en compagnie d'un petit chien, quelque part dans les montagnes. Très douce ... Enfin, c'était une très jolie femme, sage ...*

*- Sage ?*

*- Enfin, ayant du caractère.*

*- Elle est immédiatement acceptée ?*

*- La famille au fond ne fait pas attention. Les hommes travaillent, les femmes se reposent ou sortent. Chacun est à sa place. »*

partagé, léger, écoulé tout au long d'un temps de vacances entre plage, mer, soleil, pinèdes. C'est le temps des plaisanteries qui agacent ou attendrissent jusqu'aux larmes. Le temps des désirs obscurs dans les couloirs

Dans *Une curieuse solitude*, où pour des questions de bienséance l'âge des protagonistes est légèrement modifié, on peut lire la phrase suivante : « Quand à seize ans on est poète, et un tant soit peu joli garçon, il est certains airs qui font oublier qu'on est bête. Concha

m'avait regardé deux ou trois fois avec une insistance que mon imagination avait prise pour une invite. Je me contemplais dans les glaces avec une nouvelle complaisance. » En fait, la rencontre est immédiate.

*« C'est l'éblouissement, tout de suite ?*

*- Oui, c'est bizarre. Il s'est souvent produit de tels événements dans mon existence. Peut-être s'agit-il tout simplement de savoir capter les choses, d'être à l'écoute. C'est vrai que j'ai l'impression, qu'à la longue, se sont présentées - mais c'est aussi un champ magnétique qu'on décide de laisser ouvert - les personnes voulues aux moments voulus.*

*- Vous sentez, chez elle, la même attirance soudaine ?*

*- Oui, sans le moindre doute. Je ne vais pas entrer dans la mythologie du coup de foudre, mais c'est exactement ça ! »*

Donc, une liaison s'engage. Elle va durer deux ans, intense, riche. Ce sont immédiatement les jeux, les poursuites. « Pas un arbre contre lequel on ne se soit serrés, embrassés ; pas de buisson où on ne se soit

cachés ; pas un bout de pré sur lequel on ne se soit caressés et roulés. Tout était lent, bleuté, sans raison. Elle avait vingt-huit ans, moi quinze » (*Studio*).

La liberté est totale. La famille, qui possède plusieurs lieux de résidence, laisse très souvent le couple seul. À Bordeaux, dans la propriété de Créon, à Saint-Jean-de-Luz, à Paris, plus tard :

*« Elle partait, elle revenait. Il n’y avait jamais de demande sur ce qu’on voulait faire ou ne pas faire. C’était, très gai, amusant ... Cette liberté est très rare, chez une femme. Sans appropriation, sans saisie, sans chantage implicite. C’est tellement rare ce sentiment d’extrême gratuité, sans rapport de force aucun. »* Un amour réel, partagé, léger, écoulé tout au long d’un temps de vacances entre plage, mer, soleil, pinèdes. C’est le temps des plaisanteries qui agacent ou attendrissent jusqu’aux larmes. Le temps des désirs obscurs dans les couloirs de la maison familiale, des caresses fiévreuses dérobées ; du présent qui fabriquent sans le savoir de futurs souvenirs - baisers sous le magnolia, dans les soirs d’août, promenades sur le chemin de montagne dans les

Pyrénées, entre paroles et chants. Et cela dans une incroyable impunité.

*« Mon père a probablement surpris quelque chose, mais il n'a rien dit. En fait, il avait tout compris, mais il a laissé courir.*

*- Elle a fini par repartir, dans quelles circonstances ?*

*- Je ne sais plus exactement. J'étais pensionnaire à l'école Sainte-Geneviève de Versailles. Tout à coup elle n'était plus là. Cela a duré deux ans, environ.*

*- Sans que personne ne s'aperçoive de rien !*

*- Non. Je vais vous dire. Je jouais du piano. Nous étions très près l'un de l'autre. Mon père a tout vu et n'a rien dit.*

*- Personne n'a fait la moindre remarque ?*

*- Ils étaient tous très occupés par leurs histoires. D'autre part, je pense vraiment que l'hypothèse d'une liaison, autre qu'un simple culbutage, entre une femme de trente ans, de surcroît femme de ménage, et un garçon de*

*quinze, était pour eux inenvisageable. Même si tout le monde aurait dû lire Le Diable au corps qui se trouvait dans la bibliothèque. Ce n'était pas dans leur registre de perception. Les temps ont beaucoup changé. Cette histoire se passe il y a près de cinquante ans ... Cette affaire, dans le contexte de l'époque, est tout à fait exceptionnelle. Je veux parler d'une véritable liaison avec un personnage féminin assez fin pour traiter cela de façon intensive.*

*- Les femmes de la famille, vos sœurs n'ont rien vu ?*

*- J'ai l'air de rien, moi, vous savez. »*

Ce fut un magnifique entraînement à l'art de la discrétion, a coutume de préciser Philippe Sollers, et aux choses très concrètes du sexe. « On est là, sur le grand perron, en face du marronnier, je touche ses cuisses sous sa robe de toile, elle touche mon sexe, on ne parle pas, elle a l'air absent, visage offert à la nuit » (*Studio*), mais aussi : « Elle m'entraîne le soir dans l'impasse elle me branle debout au bout du couloir elle s'arrange pour être à genoux en face de moi et plus haut que moi je vois mouiller sa culotte blanche » (*Paradis*). E.S.M. est une



experte, aussi indépendante que le jeune monsieur. Ils dorment rarement ensemble, dommage ou tant mieux. Elle a les gestes qu'il faut, elle est une technicienne qui a de l'expérience ; *« l'impression était celle d'une avance expérimentale sur moi, et surtout ce côté anarchiste libertaire, très séduisant pour moi. »* Évidemment, comme on peut le supposer, l'idylle ne dure pas. Même si après plusieurs années, alors que Philippe Joyaux est venu vivre à Paris, et que les deux amants se retrouvent, *« beaucoup, dans le XVII<sup>e</sup> arrondissement. Ce fut amusant, puis elle disparut à nouveau, et je n'ai plus eu de nouvelles »*, la rupture était inévitable. Un jour, le jeune homme qui a grandi, regarde Concha-E.S.M., bientôt ils ne se verront plus : *« Je l'observais sans qu'elle me vît, c'était à Monceau, avec son air grave et fourré, dans cette veste de suédine rouge, souriant un peu, rêvant beaucoup, elle, cette petite femme sans caractère qui était pour moi tout au monde. »*

E.S.M., c'est la femme fondamentale, le souvenir sexuel principal, celle qu'il appelle « ange », comme dans *Le Martyre de saint Maurice*, tableau que le Greco remit au monastère de l'Escorial en 1582. Maurice Barrès a bien compris le caractère militant de cette scène dans laquelle

des soldats chrétiens, qui refusent de sacrifier aux dieux comme l'exige l'empereur romain, acceptent le martyre. Si le conciliabule de saint Maurice et ses compagnons apparaît bien visible au premier plan, l'état-major du saint est suivi d'une escorte d'anges, musiciens et chanteurs, qui s'en va consolant, un à un, les soldats et qui reçoit leurs têtes, à mesure que l'exécuteur les tranche. Dans cette scène de sang et de massacre, Philippe Sollers ne veut retenir que ces anges qui lui paraissent parmi les plus beaux qu'on ait peints. Pourquoi ? Parce que cette toile est liée à E.S.M. qu'il avait surnommée *angel*, l'ange : « *E.S.M. a toujours été pour moi une sorte d'ange, comme dans ce tableau du Greco. Et qui n'a évidemment rien d'asexué, bien au contraire. Cet ange signifie la gratuité. Les dieux, tout ce qui est de l'ordre du divin, sont là pour signifier aux hommes la gratuité. Un don qui surgit, ça ne se monnaie pas. Le don d'E.S.M. ne se monnaie pas. L'erreur humaine n'est-elle pas de croire que Dieu peut se monnayer ?* »

Cette rencontre angélique eut des conséquences définitives sur la vie future du jeune Philippe Joyaux. Elle lui indique de façon extrêmement nette, comme il le

rappelle dans *Le Secret*, que sa boussole insistante, directe, discrète sera à jamais le sexe. Elle modèle une certaine image de la femme : généreuse et perverse, transmettrice magnifique d'expériences ; souvent étrangère, porteuse de dissemblance - « *je préfère qu'on ne soit pas moi, j'aime admirer et apprendre* » ; libre, anarchiste - « *qui en sait un bout là-dessus* », comme la Flora de *Femmes*. Venant après les femmes qui, dès l'âge de douze ou treize ans, « *furent extraordinairement efficaces* », dans son éducation sexuelle, E.S.M. détermine chez l'adolescent un goût certain pour les filles, mais surtout pour les femmes plus âgées, initiatrices.

Lors d'un débat avec Jean-Claude Guillebaud, Philippe Sollers déclare : « Puis-je faire une confidence personnelle ? J'ai toujours été adultophile. Je veux dire aussi par là que je ne regrette rien et que je n'ai aucun remords. » On peut avancer que le personnage d'E.S.M. traverse toute l'œuvre de Philippe Sollers. Trace ineffaçable. Resurgissant, dans *Studio*, sous les traits de Maria, « comme aux jours de fêtes », ou dans ceux d'Asunción, dans *Portrait du Joueur*, « ombre qui passe et repasse rapidement devant la porte-fenêtre ».

« Encore aujourd’hui je ne peux voir une femme en deuil sans la revoir, elle brune et sombre, avec dans les yeux tout l’éclat de l’impertinence et de la gaieté », reconnaît Philippe Sollers dans *Une curieuse solitude*.

*« Elle était très en noir, oui ...*

*- Aujourd’hui encore, lorsque vous voyez une femme en deuil ...*

*- Oui ... Elle est forcément présente, comme l’est toute ma jeunesse. Présente comme est liée toute exploration précoce qui a coïncidé avec les moyens que je pouvais avoir comme corps à ce moment-là. Il m’a semblé, dès lors, posséder une avance considérable sur les gens de mon âge.*

*- Mais elle était l’initiatrice ?*

*- Elle avait beaucoup voyagé. Elle était de science précise. Mais c’est moi qui veux, qui fais tout basculer. »*

Alors, oui, E.S.M. est toujours là, « comme toute la jeunesse », rajustant son corsage en remontant des caves avec les bouteilles prévues. C’est elle, c’est bien elle, la petite serveuse philippine, et Olivia, et Viola, et

Rosalinda, et Maria, et Martha, et Marina, et Cordelia, et Cressida, et Helena, et Desmona, et Cecilia, et Cleopatra, et Clara, toutes hispaniques, *muy bien, bueno, a las ocho y media, si ud quiere ... y Concha, sexo de la mujer ...*

Nous évoquions l'image de la femme initiée par E.S.M., il est un dernier point sur lequel il faudrait insister : « À cause de Maria [reprise d'E.S.M. dans *Studio*], il m'arriva souvent, par la suite, de payer des filles pour faire l'amour, juste pour repérer ce qu'elles avaient *en plus*, par goût, fantaisie, caprice. »

*« Lors de vos voyages à Barcelone, de vos premiers séjours à Paris, vous avez très souvent fréquenté les prostituées.*

*- Exact. C'est très important. Ce sont mes universités. Il paraît que ça choque, moi, ça me semble parfaitement naturel. Le "en plus", c'est le moment où - ça m'est arrivé deux fois - c'est la fille qui vous propose de travailler pour vous. Je pense que c'est un des plus beaux cadeaux qu'on puisse recevoir. C'est touchant, non ? C'est-à-dire, ça va tellement loin ! En deux mots, pour ce qui est de la prostitution, disons que le Barcelone de la*

*fin des années .50 va bien au-delà de tout ce qu'on peut raconter sur cette chose qui peut très vite devenir tellement misérable. Picasso y a fait ses études ...*

*- Vos "études" se poursuivent à Paris.*

*- Mais Paris aussi était une ville extraordinaire pour toute cette affaire. Simplement, il faut classer les époques. Ce serait impensable aujourd'hui.*

*- Qu'est-ce qui vous intéressait chez les prostituées, le passage de l'argent ?*

*- Les corps féminins, point.*

*- Mais il n'y a pas que les prostituées qui ...*

*- Sans préliminaires ? Excusez-moi ! Avec les femmes, c'est toujours tout un truc ! Non, on fait d'abord et on parle ensuite. Attention, il faut être très précis là-dessus. Si vous commencez à vouloir baiser à 2 heures du matin après une soirée qui se traîne, ce n'est pas la peine. Il faut penser ça très honnêtement, Cortanze ! On y va et on voit. "On s'engage et puis on voit", comme dit Napoléon.*

- *Quoi, c'est plus rapide, moins compliqué, c'est tout ?*
  
- *Mais c'est très important, mon cher Monsieur. S'agissant d'une prostituée, elle fait son métier, donc elle s'en fout éperdument : il faut que ça soit fini vite. Vous tâtez du doigt, si je peux m'exprimer ainsi, le fait que les bonshommes sont très naïfs avec les femmes. Les femmes sont extrêmement simulatrices. Plus vite c'est fini, mieux ça vaut. C'est ce qu'une de mes amies appelle : "Râler faussement du côté des femmes". Tout ça, c'est très largement voué à l'escroquerie. Il y a entre les deux sexes une escroquerie permanente. À partir du moment où vous réglez très vite le problème de l'insensibilité de votre partenaire et que vous voyez que ça peut évoluer vers autre chose de plus "impliqué", vous constatez une chose fondamentale : les femmes ne jouissent pas comme ça, que voulez-vous !*
  
- *Une prostituée n'est pas dans la simulation ?*
  
- *C'est justement ça qui peut être intéressant à étudier, la simulation ...*

*Vous devenez un expert en simulation. Et puis, reconnaissez-le, les femmes expertes sur le plan sexuel, ça ne court pas les rues ! Il faut quand même être précis sur ce point ! Une fille s'allonge et dit : "Fais ce que tu veux." En général, ça se passe comme ça.*

*Personnellement, excusez-moi, ça me laisse rêveur. Là, ce qui se joue, ce sont des relations techniques qui peuvent ou non déboucher sur quelque chose. C'est très très important !*

*La "désirabilité" du corps ou du sexe de l'homme par une femme, on n'en parle jamais, or, ça existe puisque c'est vérifiable !*

*- C'est une expérimentation permanente possible ?*

*- Absolument ! Le XVIIIe ne vous parle que de ça ! Nous sommes dans une époque de misère. Je n'admets pas que ce ne soit pas précis. Je déteste le flou en cette matière. Ce qui ne veut pas dire que c'est froid, au contraire.*

*- On peut avoir d'autres types de relations, il n'y a pas que les prostituées ?*



*- Mais voilà, Monsieur, bien entendu ! Et puis, vous savez, contrairement à ce qu'on nous raconte, la sexualité ce n'est pas d'une importance considérable. Ça a une "certaine" importance, pas plus. Je crois qu'on en fait tout un plat névrotique. La raison en souffre ... »*

*E.S.M., c'est l'introduction définitive d'un certain rapport au féminin, vous l'aurez compris, dans le destin de Philippe Sollers, mais aussi de la matière hispanique qui joue dans l'œuvre de celui-ci un rôle primordial. En premier lieu, la langue espagnole. Bien avant la venue d'E.S.M., le jeune Philippe Joyaux avait déjà été confronté à l'espagnol, à l'époque de la guerre d'Espagne, « il y a, à ce moment-là, une fuite constante, une hémorragie espagnole », précise-t-il. Rappelons, d'autre part, qu'il passe ses vacances, enfant, dans le Pays Basque, dont la langue l'intrigue immédiatement, « une langue qui n'a rien de commun avec la nôtre ». On peut lire dans *Une curieuse solitude* cette phrase importante, pour notre sujet : « *J'étais obsédé, absolument, par sa patrie qui, dans l'ordre du sentiment - qui est tout - était aussi la mienne.* »*

« *Amour étranger, en somme ...*

- *Cette langue a joué un très grand rôle. J'ai toujours aimé ça : que des corps puissent se parler aussi des langues différentes. J'ai un peu de mal avec les Françaises.*

- *Un intérêt certain pour les étrangères ?*

- *D'emblée. Depuis toujours. Ça se concrétise avec E.S.M. Allez voir de l'autre côté ce qui se passe ! Pas seulement de l'autre côté du sexe, mais de l'autre côté de la langue elle-même. Là encore, on retombe sur des questions évidentes de musicalité. Qu'est-ce que ça veut dire ? Rebondir d'un mot sur l'autre, passer à des expressions nouvelles, apprendre l'argot sexuel de l'autre langue. Ça rebondit sur la littérature, sur la perception, sur la plastique. E.S.M., c'est la langue en liberté, la parole libertaire. »*

*Autre face de la monnaie hispanique : les voyages. Ceux de l'enfance, vacances ou pour accompagner le père dont les affaires le conduisent à Bilbao ou à Saint-Sébastien, d'autres, plus tardifs. Escapades furtives avec*

*E.S.M. mais aussi de façon plus systématique jusqu'en 1962-1963. Avec l'ami qui mourra en Algérie, puis avec Dominique Rolin : « Nous y sommes allés quatre étés de suite. Philippe conduisait sa petite dauphine et nous passions un mois à Barcelone, Hotel de Oriente, sur les Ramblas. Nous n'avions pas d'argent mais c'était merveilleux. » Courses de taureaux « l'après-midi, on va à la Monumental, sable, foule, cris, hystérie animale, mort verticale, crime pseudo-innocent » (Passion fixe), traversées de l'Espagne d'est en ouest. Tarragone, Valence, Saint -Sébastien. Désert ocre, Meseta, gorges, tournants, lignes droites et grand ciel. Baignades sur des plages mazoutées, ou longues marches de nuit. Chaleur des soirées d'été à Madrid, longue promenade dans le Retiro, et ce souvenir étrange de petits élèves toreros, assis en cercle et creusant des trous dans un parc pour y faire tous ensemble leurs besoins. « Même étrangeté partout, on hait le tourisme, on est toujours seuls, on ne fait rien de "culturel", l'essentiel chaque fois ce sont les chambres, l'angle de vue » (Passion fixe).*

*Mais revenons à Barcelone, c'est la ville principale. « C'était la mode des femmes avec la taille très mince et des robes à volants fleuris », confie Dominique Rolin.*

*Mais plus encore la ville des « putes-fleurs des Ramblas ». Philippe Sollers connaît alors Barcelone comme sa poche, « disparaître là-bas est pour moi un jeu d'enfant » (Femmes) parmi les parcs remplis d'œillets et de roses, en pleine chaleur, au milieu des « belles femmes bronzées un peu grasses, en robes légères et jaunes » (Passion fixe), dans la profondeur des nuits de Barcelone, hôtels-bordels, filles gaies et précises, bagarres dans les bars, arrêts fréquents dans un des hôtels du quartier chaud. Pour plus de précisions, lire les pages 229-230 du Journal amoureux de Dominique Rolin qui évoque « une rencontre avec ce qu'on nomme non sans génie des filles de joie ». Barcelone, la prostitution, la langue espagnole, le basque, le catalan, tout cela remonte à la rencontre primordiale avec E.S.M. (comme l'intérêt puissant pour le flamenco) qui, d'une certaine façon, n'a pas de cesse, est toujours là aujourd'hui, quarante ans après. E.S.M. sera toujours là, dans toutes les autres femmes. Une certitude, développée dans Une Curieuse solitude : « Il n'y a pas d' "histoire", rien ne commence ni ne finit vraiment, certains êtres présentent un visage, un caractère toujours ouverts. »*

*Aujourd'hui, l'Espagne est un peu finie pour lui, reconnaît Philippe Sollers. L'Italie a tout pris. Venise a tout pris, « mais E.S.M. reste. Cette période-là est enchantée. Que voulez-vous, il y a un conte de fées : je le garde ... » Et la meilleure façon de garder le conte de fées c'est de le prolonger. Dès l'âge de quatorze ou quinze ans, grâce à E.S.M., en même temps que la passion de la littérature, s'impose à lui « l'effectuation sexuelle, avec multitude de partenaires féminins, ce qui ne simplifie pas les choses mais les enrichit ».*

*E.S.M. l'hispanique est au point de départ du concept de libertinage cher à l'écrivain Philippe Sollers.*

*E.S.M., ne tire de la vie aucune morale, ne veut pas partager, renvoie chacun à soi et pour soi. Son seul désir est sans doute de rappeler que la liberté n'est jamais acquise, qu'elle va et vient, qu'elle est rare. E.S.M. est une vraie libertaire libertine, qui pense que la jouissance est un mode majeur de connaissance. Voilà ce qu'elle apprend au jeune Philippe Joyaux dans les bois de bambous de la propriété familiale, dans les couloirs obscurs, les greniers, les fourrés, dans la fraîcheur des caves à vin. Sans le savoir, elle lui parle de Casanova et de Mozart, de la liberté contre la mort, de l'érotisme en*

*tant qu'acte purement intérieur, mais brûlant de lui-même. Sans le comprendre, elle le met en relation directe avec une autre source de plaisir. Le XVIIIe siècle est présent dans l'érotisme mais aussi dans la ville même où Philippe Joyaux passe son enfance : Bordeaux. Un attachement majeur au siècle de Louis XV : « Bordeaux est une ville à l'architecture totalement XVIIIe. Les maisons, les monuments y sont majestueux. Enfant, je passais chaque jour place Louis XV, aujourd'hui place de la Bourse. » Souvenez-vous de la reproduction du tableau de Watteau, accrochée par sa mère sur le mur en face du lit du jeune Philippe, et des jardins à la française qui entourent sa chambre ; et du lycée Montesquieu et du lycée Montaigne. Souvenez-vous du petit fauteuil Louis XV, et du secrétaire en bois couleur de thé, sauvés de l'enfance et de la débâcle ... Du premier, il affirme « avoir le sentiment de l'universel » rien que de le regarder ; du second, il énonce le souhait de pouvoir le poser « en pleine nature, dans un jardin ou sur le sable », meubles communiquant l'esprit de leur siècle : temple du goût et universalité.*

*C'est à cette croisée de l'hispanité et du girondisme, espace paradisiaque, région de la liberté, que Philippe*

*Sollers va développer une théorie fondamentale : le XVIIIe siècle s'oppose à la laideur et à la monstruosité.*

